

VIE ET TRAVAUX SCIENTIFIQUES DU P. VENTURA
ÉTUDES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE
L'ABBÉ CHANTOME.
Décembre 1863, REVUE DU MONDE CATHOLIQUE

La vie scientifique du P. Ventura, dont nous allons nous occuper dans cette première étude, est une de celles qui méritent le plus d'être présentées à l'attention des catholiques ; car elle offre un modèle accompli de travail, de dévouement, de zèle infatigable mis au service de l'Eglise et du progrès de la science chrétienne. Elle offre surtout l'exemple d'un chrétien humble et fidèle qui sait joindre à un talent, à une science hors ligne, une piété rare, et la plus humble soumission aux avertissements de l'autorité religieuse.

Cette belle existence, qui est une de nos gloires, aux yeux même des ennemis de notre foi, n'a pas été assez mise en relief ; elle est trop inconnue ou trop oubliée. Moi qui l'ai observée de près et qui vais ne raconter en grande partie que ce dont j'ai été le témoin, je serais heureux si je pouvais contribuer pour quelque chose à faire mieux connaître un homme qu'on n'a pu voir ou entendre, surtout dans l'intimité, sans en garder un souvenir plein de charmes et de respectueuse admiration.

Voulant d'ailleurs prendre le dernier ouvrage du P. Ventura qui a pour titre : *LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE*, comme objet ou plutôt comme cadre des premières études philosophiques que je me propose de publier dans cette Revue, il me semble nécessaire de bien apprécier la valeur scientifique de celui qui l'a produit. Un livre, en effet, n'emprunte-t-il pas une partie de son importance à l'importance même de son auteur, et la connaissance que l'on a de l'écrivain n'est-elle pas une lumière qui aide à comprendre le sens et la portée de son œuvre ?

Étudions donc cette laborieuse vie qui s'est écoulée toute entière dans les deux plus grands centres du monde intellectuel, Rome et Paris ; car la Providence, par une remarquable faveur qui n'appartient qu'au P. Ventura, l'a successivement placé dans ces deux foyers, l'un de la vérité divine, l'autre des discussions humaines, pour y faire briller la science humaine et divine dont il était si richement doté.

Le T. R. P. Joachim Ventura de Raulica naquit en Sicile d'une famille distinguée. Il fit rapidement ses premières études, et entré fort jeune chez les Théatins, il vint faire son noviciat à Rome et s'y livrer à des études plus élevées et plus complètes.

Doué d'une mémoire prodigieuse et que les années n'ont jamais affaiblie, en un instant, pendant son noviciat, ainsi qu'il me l'a raconté lui-même, il savait l'Écriture Sainte et les autres leçons qu'il devait apprendre avec ses condisciples. Comme il n'avait plus rien à faire et ne pouvait rester sans rien faire, il alla trouver son supérieur pour lui demander un livre de lecture. Celui-ci, sachant que le jeune Sicilien connaissait assez le français pour lire un auteur en cette langue, lui donna quelques volumes de Bossuet. Ces volumes renfermaient les *Élévations sur les mystères*, les *Méditations sur l'Évangile* et notamment l'explication du discours de la Cène.

Ce fut pour lui, me disait-il, une révélation : son esprit et son cœur furent saisis. L'amour et l'intelligence de la Sainte Écriture et surtout du saint Évangile qu'il devait expliquer tout entier plus tard, lui furent donnés en même temps ; et ce fut avec un bonheur, une ardeur extrême qu'il lut et relut les volumes de Bossuet dont il sut bientôt par cœur toutes les pages.

Il est donc le fils intellectuel de notre Bossuet ; il est Français par celui auquel il dut la vie de son intelligence. Aussi eut-il toujours pour le grand homme qui l'avait initié à la lumière, une admiration, une reconnaissance particulières ; il n'en parlait jamais qu'avec enthousiasme, il le mettait parmi les docteurs de l'Église et il nous reprochait de ne pas estimer encore assez cet étonnant génie. Sauf les doctrines gallicanes, sauf quelques pages sur la philosophie, il tenait sa doctrine pour merveilleuse et disait que son langage était incomparable. Il ne faut donc pas s'étonner si l'élève marcha de près sur les traces de son maître pour la solidité, la plénitude de la doctrine, la science de l'Écriture et des Pères, la force de la polémique, et s'il mérita, par les accents de son éloquence, qui rappellent parfois son modèle et atteignent sa hauteur, d'être nommé par ses compatriotes le Bossuet de l'Italie.

Il ne faut pas s'étonner non plus s'il aima la France d'une affection marquée, s'il en comprit très bien la langue, s'il l'écrivit et la parla plus tard d'une manière surprenante dans un étranger et s'il se tint d'une manière si sympathique au courant des travaux scientifiques et surtout philosophiques de notre pays. Les Italiens, jaloux de sa prédilection pour nous, lui en faisaient souvent un reproche et le nommaient : un Français né par hasard en Sicile. En effet, regardant Bossuet comme son père, la France était pour lui comme une seconde patrie. Et ne devait-elle pas, en effet, le devenir un jour en toute réalité ?

Cependant il continuait chez les Théatins ces longues et fortes études que l'on fait à Rome, surtout dans les ordres religieux voués à la prédication, au professorat et à la science. Le jeune âge, l'aptitude singulière du jeune religieux, les espérances que l'on fondait à si juste titre sur lui, firent naturellement qu'on lui ouvrit tout le champ de la science profane et sacrée. Langues, littérature, histoire, mathématiques, physiques, astronomie, furent donc étudiées par lui avec cette facilité de mémoire, cette vive intelligence, cette précision qui le faisaient apprendre si vite et si bien. Il y acquit une telle force, que longtemps après, lorsqu'il se trouva en face des illustrations de la science, il les étonna toujours par la netteté de ses connaissances spéciales dans tous les genres.

Mais les sciences théologiques et philosophiques devinrent surtout l'objet de son ardente et infatigable étude. L'Écriture Sainte, apprise par cœur, étudiée sans cesse dans son texte et dans ses commentateurs, lui devint familière à ce point qu'il la citait perpétuellement, trouvait sur un sujet donné tous les passages de la Bible qui s'y rapportent et leur donnait tous les sens dont ils sont susceptibles, les éclaircissant l'un par l'autre avec une habileté rare. C'était un vrai dévot à la divine parole et quand il l'expliquait, on sentait comme une émotion d'amour, de respect et de saint orgueil s'élever dans son âme mise en face de cette lumière des chrétiens qu'il a tant glorifiée par ses discours et ses écrits.

La théologie scolastique, étudiée dans les grands maîtres assidûment et pendant de longues années, lui donna cette largeur et en même temps cette clarté, cette sûreté de doctrine que l'on retrouve chez lui dans tous ses écrits ; Bellarmin, Suarez, furent ses auteurs de prédilection ; mais il connaissait tous les autres.

Il ne se borna pas à ces savants qui ont précisé la science théologique et lui ont donné une forme didactique si avantageuse, il remonta vers les sources et s'y plongea avidement. Or, ces sources, ce sont les saints Pères ; ils devinrent donc une de ses études privilégiées, une de celles où il fut le plus étonnant. Il les lut et les relut toute sa vie ; il en retint de mémoire les plus beaux passages, et quand plus tard il commença à s'en servir dans la prédication des homélies sur l'Évangile, il les étudia avec une telle attention qu'on peut dire qu'il les savait par cœur.

Je l'ai vu rédiger plusieurs de ces homélies pour être envoyées à l'impression. On sait qu'elles sont un tissu de textes tirés de tous les saints Pères, textes expliquant les divines paroles et venant à l'appel du Père Ventura se ranger comme des pierres dociles pour construire un édifice intellectuel sous la direction de l'orateur architecte. Or, je le voyais écrire avec une extrême rapidité ces homélies, vraies mosaïques de patrologie, sans consulter les auteurs, sans chercher longuement dans sa mémoire, et quand nous collationnions avec les originaux, nous trouvions à peine quelques légères rectifications à faire dans les nombreuses citations.

Quatre Pères avaient été l'objet spécial de ses études assidues, et c'est assez dire s'il les possédait parfaitement ; ce furent saint Athanase et saint Chrysostome chez les Grecs ; Tertullien et saint Augustin chez les latins. Ces deux derniers surtout qui allaient si bien au P. Ventura, homme de doctrine et orateur, lui étaient absolument familiers. Jamais il ne traitait un sujet soit de vive voix, soit par écrit, sans citer quelques passages admirables de ces deux grands docteurs, dont il développait perpétuellement les doctrines ; et c'est ainsi qu'il avait avec Bossuet, son maître, ce nouveau trait de ressemblance.

Et cette vaste connaissance de la patrologie, il ne la possédait pas sous un seul aspect approprié à un seul genre ; il la possédait sous toutes les faces spéciales. Qu'il traitât de piété, de morale, de liturgie, d'histoire des doctrines, de dogmes, de questions philosophiques, il savait et rapportait ce que les Pères avaient dit de plus saillant sur ces sujets divers.

Mais ce dont il s'occupa le plus fortement dans le cours de ses études, ce fut de la doctrine théologique et en même temps philosophique des grandes écoles catholiques du moyen-âge. Il s'y attacha de plus en plus et finit par en prendre complètement possession.

Celui qui personnifie cette doctrine et régna pendant six siècles sur les écoles catholiques ; celui qui, résumant tous les travaux des Pères, toutes les élaborations des savants, ses contemporains, mit tous ces matériaux en ordre, les lia par une logique rigoureuse, les revêtit d'une doctrine philosophique en harmonie avec le dogme chrétien et dressa dans le monde de la science, en quelques années, l'étonnant édifice et comme la pyramide de la doctrine chrétienne, on l'a déjà nommé, ce fut saint Thomas.

Le P. Ventura, trouvant dans cet homme que la voix universelle des docteurs a proclamé le Docteur par excellence, tout ce que voulait son âme, sainteté, tradition, théologie, philosophie, rigueur de méthode, définitions pleines de lumière, vaste ensemble, harmonie du monde des corps, du monde des intelligences et du monde divin ; enfin trouvant tout réuni dans cette encyclopédie des sciences divines et humaines, il fut pénétré d'admiration, de vénération, d'amour surtout, de cet amour ardent qu'il avait pour la vérité.

Saint Thomas devint donc très réellement pour lui, l'objet d'un culte qui alla croissant avec l'étude qu'il en fit et les années qu'il put consacrer à cette étude.

Il aimait à redire que trois hommes, à ses yeux, personnifient le christianisme quant à la doctrine et forment comme une trinité scientifique dans le monde de la lumière chrétienne ; saint Paul, l'apôtre inspiré, saint Augustin, le théologien illuminé, et saint Thomas le docteur consommé. Le premier pose les vastes assises et surtout la pierre qui doit tout porter ; le second développe et fait tout monter vers le ciel ; le troisième couronne l'édifice, lui trace ses avenues et lui construit ses dépendances. Comparés à ces trois hommes, les autres, quelque grands qu'ils fussent, ne lui semblaient pas avoir la même prédestination, la même hauteur, la même plénitude ; et en s'exprimant ainsi, le P. Ventura croyait rendre fidèlement la pensée de l'Église qui nomme saint Paul l'apôtre par excellence, qui veut qu'on ne s'écarte pas de la doctrine de saint Augustin et qui plaça, au Concile de Trente, la Somme de saint Thomas à côté de l'Évangile.

On imagine aisément à quel point le P. Ventura, avec sa mémoire prodigieuse, son avidité, sa facilité de connaître, sa puissance de logique et surtout avec son culte pour saint Thomas, parvint à posséder la doctrine de ce grand génie dans son ensemble et dans ses détails. Bien des fois je l'ai vu au milieu d'une conversation où l'on traitait de sujets imprévus, grouper à l'instant, sur le sujet en question, une foule de textes tirés des nombreux et volumineux ouvrages du saint Docteur, citer ces textes souvent très longs et en expliquer les difficultés comme un homme qui les a toutes approfondies spécialement. Rien n'était plus étonnant que le spectacle de cette science accomplissant avec autant de facilité un pareil tour de force.

Quand une discussion amenait le P. Ventura à parcourir ainsi les œuvres de saint Thomas, en vérité il se trouvait absolument comme chez lui dans ce palais de la science chrétienne, tant il en connaissait familièrement toutes les entrées, toutes les pièces, toutes les beautés. Aussi, lorsqu'il interprétait le saint Docteur, il ne le faisait pas d'une manière générale, vague et qui sent l'improvisation passagère sur d'incertains souvenirs, mais il parlait avec certitude et précision, employant toujours les mêmes formules, les mêmes définitions, et jusqu'aux mêmes expressions à chaque fois qu'il revenait sur la même question. C'est ainsi qu'il prouvait avec quelle imperturbable clarté il possédait la science de son maître qui n'eut jamais, à coup sûr, de légataire plus universel, d'héritier mieux au courant de son héritage et plus compétent pour en faire valoir les richesses, en réclamer les droits.

Pour comprendre toute l'étendue des travaux de saint Thomas, et se faire une idée de toutes les questions qu'a remuées et résolues ce vaste génie, il faut avoir entendu le P. Ventura. Quelque sujet qu'on agitât, il apportait toujours une solution tirée du Docteur angélique, la reproduisait avec toutes ses preuves et la montrait étroitement liée à l'immense doctrine thomiste qui prenait dans le développement de son interprète, une étonnante grandeur.

Nous croyons que les saints nous entendent, qu'ils aiment et enrichissent de grâces ceux qui les aiment et les implorent ; souvent, lorsque j'écoutais le P. Ventura exposant les thèses de son Docteur bien-aimé, il me semblait voir un rayonnement de saint Thomas dans l'âme et dans la parole de celui qui le reproduisait, tant il y avait de ressemblance entre le maître et le disciple.

Le P. Ventura fut donc certainement le thomiste le plus complet que notre siècle ait possédé ; c'est là un de ses titres sérieux à l'attention, au respect du monde savant et surtout des catholiques éclairés.

Reproduire, expliquer, propager, défendre la science chrétienne d'après les principes de saint Thomas, fut sa vraie mission. Il le pensait lui-même, et, parlant de cette science chrétienne des âges passés, «c'est à son importante restauration, dit-il, que je travaille depuis vingt-cinq ans et c'est aussi le but principal de mes travaux actuels. Ils sont l'accomplissement d'un dessein providentiel». (*De la vraie et de la fausse philosophie*).

On le voit, par tous ses travaux théologiques et philosophiques commencés de si bonne heure, poursuivis depuis si longtemps avec une capacité rare, une ardeur infatigable, le P. Ventura fut, avant tout, l'homme de la tradition ; il la résuma dans sa vaste mémoire, il en fit la lumineuse synthèse dans sa belle intelligence et l'on put dire de lui : cet homme, en vérité, a plus de seize cents ans.

Il ne faut cependant pas se figurer que le Père Ventura, plongé dans ces études du passé, demeurât étranger au mouvement scientifique de notre époque ; au contraire, ardent à la propagande, ardent à la polémique, il lisait, il étudiait tout ce qui se publiait d'important en Europe et surtout en France. Il connaissait très bien les philosophes allemands ; il possédait à fond nos philosophes catholiques ou incroyants parus depuis le commencement de ce siècle et il les possédait comme on les possède rarement en France. Il était même très sympathique au mouvement de la philosophie catholique dans notre pays.

En effet, le Père Ventura était bien loin de fermer son cœur aux légitimes aspirations de notre époque. Son âme généreuse et fière éprouvait un vif attrait pour tout ce qui agrandit le chrétien et fait briller ici-bas la vie du Christ en donnant à l'Église plus d'indépendance et de force. On sait si dans l'éloge d'O'Connell il parla noblement des grandes choses que peut et doit réaliser la foi catholique dans nos temps agités. Il était, au point de vue de la doctrine comme au point de vue des réalisations pratiques, tout prêt à pousser au progrès. Mais il savait combattre ce qui se remue de faux parmi nous et tracer au progrès qui doit s'accomplir, les grandes et immuables lois de l'antique foi chrétienne qu'il connaissait si bien et dont il se faisait en tout le champion décidé.

Il était donc parfaitement au courant de la science contemporaine, même dans ses spécialités toutes positives. Sa lecture immense, sa correspondance, ses relations personnelles avec les étrangers de distinction qui, venus à Rome, affluaient dans sa chambre, ne lui laissaient rien ignorer de ce qu'avaient de saillant les manifestations du mouvement des esprits au dix-neuvième siècle.

Faut-il être étonné maintenant si le Pape Grégoire XVI interrogé par un Français qui lui demandait quel était le premier savant de Rome, répondit : «C'est le P. Ventura. Nous avons sans doute, reprit le Pape, des théologiens, des apologistes de la religion, des philosophes, des publicistes, des orateurs et des littérateurs très distingués ; mais il n'y a que le P. Ventura qui soit en même temps, et à lui seul, tout cela».

Rome confirma le sentiment d'un juge aussi compétent. Elle entoura le savant religieux d'une considération dont il reçut des preuves nombreuses pendant sa longue carrière. Il fut, en effet, tour à tour élu général de l'ordre des Théatins, nommé membre de la sacrée congrégation des rites, examinateur des Évêques et du clergé romain, puis chargé de plusieurs autres missions importantes.

Mais l'opinion publique l'honora surtout en lui imposant les fonctions les plus élevées qui puissent être offertes à un orateur chrétien.

Pendant de longues années, sur les instances réitérées du chapitre de Saint-Pierre-de-Rome, il prêcha la station du Carême dans cette basilique et y prononça cent quarante homélies rédigées plus tard et publiées par lui. C'est le saint Évangile expliqué tout entier par les Pères et les Docteurs de l'Église qui empruntent la voix et les inspirations de leur interprète.

L'élite de Rome, l'élite du monde venu à Rome pour les solennités de Pâques, le peuple lui-même en foule, entourait la chaire du prédicateur ou plutôt du Docteur, qui rappelait par son attitude, sa manière, sa parole, les grands Docteurs des siècles passés dont il reproduisait les pensées. Mais il donnait à ces pensées une lumière, une puissance nouvelle par le génie avec lequel il savait convoquer tous les Pères à la fois sur un même sujet, les faire briller l'un par l'autre, leur préparer un cadre toujours saillant et en faire jaillir les splendeurs du dogme, les beautés de la piété, la morale chrétienne. C'est ainsi qu'en exposant l'évangile il glorifiait le Christ qu'il faisait parler revêtu de l'éclat des Docteurs de Son Église, dans le temple le plus auguste qui Lui ait été élevé, à quelques pas du tombeau de Pierre Son apôtre et du siège de Son vicaire ici-bas.

C'était un spectacle unique, dont j'ai souvent entendu raconter la grandeur pendant mon séjour à Rome peu de temps après cette suite de prédications merveilleuses. Là, tout trouvait à la même hauteur : le lieu, l'auditoire, le sujet, l'orateur, et c'est dire assez le mérite de celui qui ne fut pas au dessous de sa tâche redoutable. Si les savants l'admiraient dans sa doctrine, le peuple le comprenait, l'aimait, profitait de sa parole ; on m'en a cité des preuves touchantes. C'était l'éloquence vraiment évangélique, vraiment catholique s'adressant à toutes les classes, à tous les esprits pour leur donner la même lumière avec mille reflets différents.

La vaste église du couvent des Théatins, saint André-Della-Valle, fut aussi fréquemment le lieu des triomphes oratoires du P. Ventura. Quand on savait que le Père devait y prêcher, elle était envahie par une foule pressée ; la jeunesse y affluait surtout et l'auditoire ne se lassait jamais de recevoir les leçons, les émotions que lui donnait la magnifique parole de son orateur privilégié.

Quand le cœur le plus noble qui ait battu dans une poitrine de simple chrétien à notre époque, le cœur d'O'Connell, fut apporté à Rome, la voix publique désigna sans hésiter le P. Ventura pour prononcer l'éloge funèbre du grand agitateur. En effet, les deux âmes, les deux paroles étaient dignes l'une de l'autre. L'orateur chrétien excité par son sujet se surpassa lui-même et produisit un chef d'œuvre incontesté qui fut traduit dans toutes les langues d'Europe et reçut des applaudissements unanimes. Cette voix qui avait si bien fait parler à Saint-Pierre les siècles passés se trouva tout à coup la voix souverainement digne de faire parler notre époque avec ses aspirations les plus élevées, et le monde fut étonné des grandeurs catholiques qu'on lui montrait dans le présent, qu'on lui révélait dans l'avenir. C'est qu'en effet, le véritable orateur catholique, placé sur la chaire de vérité, aperçoit de cette hauteur le passé, le présent, et l'avenir sous son regard ; il

parle d'eux avec la même autorité ; n'est-il pas le représentant de Celui qui était hier, qui est aujourd'hui et qui sera dans tous les siècles ?

Disons maintenant quelle était la vie du P. Ventura, pendant les longues années qu'il habita Rome. Elle était ce qu'elle fut toujours partout ailleurs, celle d'un savant voué au travail et celle d'un propagateur de la doctrine catholique par tous les moyens possibles. Chaque jour levé à quatre heures, aussitôt qu'il avait satisfait à sa piété et à ses devoirs de prêtre qui passèrent constamment avant tous les autres, il se mettait à une longue et solitaire étude qui durait jusqu'à onze heures. La soirée était consacrée à ses travaux actifs de prédication, à ses conversations avec les nombreux visiteurs qu'il recevait, et le reste il le donnait encore au travail dont il ne se lassait jamais.

Nous venons de parler de ses conversations avec ses visiteurs ; il y exerçait une fonction réelle, un véritable apostolat scientifique et religieux. Sa réputation européenne, la facilité avec laquelle on pénétrait chez lui, la bonhomie, la franchise, la bienveillance de son commerce, la variété, la vivacité de ses entretiens, attirait dans sa chambre un grand nombre de Romains et surtout d'étrangers appartenant à toutes les classes depuis les plus élevées jusqu'aux plus modestes. Il ne dédaignait, en effet, personne et j'en suis la preuve. Lorsque, jeune prêtre, sans aucune recommandation, j'allai dans cette chambre hospitalière, il me reçut et d'autres prêtres inconnus comme moi, avec la même affabilité dont il usait envers les plus grands. Le goût que j'éprouvais pour les études philosophiques fut le seul titre qui me valut de sa part une amitié qu'il voulut bien me conserver inaltérable et dont il me donna jusqu'à son dernier jour les preuves les plus affectueuses. Or, cette amitié, je la trouvai comme bien d'autres l'ont trouvée, dans les bonnes conversations qu'il accordait si libéralement au couvent des théatins.

Rien n'était curieux comme ces réunions qui ne peuvent se voir qu'à Rome où les plus hauts personnages sont si accessibles et conversent avec le monde entier. Le P. Ventura, pendant sa soirée, venait s'installer dans une vaste pièce qui se trouvait au fond d'un corridor ouvert à tout venant. On entrait comme chez soi. Là, nulle étiquette, rien qui gênât le visiteur ni pour l'arrivée, ni pour la sortie. Le P. Ventura était ordinairement assis sur une estrade en vieilles planches de sapin devant une petite table très modeste sur laquelle se trouvait uniquement ce qui est nécessaire au travail de la composition. Vingt, trente, quarante personnes arrivaient bientôt et se renouvelaient pendant toute la soirée dans cette pièce qui n'avait pour ameublement que des bancs de bois cloués autour des murs et à peine quelques chaises. La plupart des visiteurs restaient debout, des groupes se formaient parfois très animés ; des hommes de toutes les nations s'y rencontraient et bien vite, dans cette chambre qui semblait appartenir à tout le monde et où présidait l'homme qui fut le plus lui-même et cependant le plus sympathique qui se puisse voir, les liaisons se formaient, les échanges de renseignements et d'idées se faisaient ; on perdait ce que l'esprit national a toujours d'étroit et d'incomplet par quelque côté pour élargir ses vues sous l'impression d'un esprit cosmopolite dans la bonne acception du mot. Le P. Ventura très souvent continuait son travail pendant ces conversations dont le bruit ne semblait pas le distraire, De temps à autre il mêlait son mot toujours incisif et saillant aux entretiens qui venaient jusqu'à lui. Parfois il causait avec quelques personnes rangées debout autour de sa table, et quand il avait à traiter de matières importantes et spéciales avec quelqu'un, il venait s'asseoir sur le banc à côté de celui qui l'avait interrogé. C'est ainsi que plusieurs fois il m'exposa ses idées sur quelques questions de philosophie ; et alors le mouvement des discussions qui avait lieu autour de lui ne le distraignait nullement de sa thèse ; il l'achevait sans se presser et en différant d'un mot la réponse aux questions qui lui étaient adressées par quelque visiteur.

Jamais homme ne fut plus à l'aise que ne l'était le P. Ventura dans ces nombreuses assemblées où il accordait à chacun la liberté dont il usait lui-même. On sentait tout de suite en lui l'homme supérieur, une de ces royautés intellectuelles qui n'ont besoin d'aucune mise en scène, d'aucun prestige extérieur pour exercer leur influence et la faire reconnaître : il se montrait tel qu'il était et régnait sans conteste.

Quelquefois la conversation devenait générale sur une question de science, sur un événement considérable, et les événements ne manquaient pas alors puisque c'était pendant l'hiver de 47 à 48. Le P. Ventura prenait la parole, s'expliquait avec une franchise, une rondeur extrême, motivait toujours ses sentiments par des considérations très élevées, soit qu'il les prît dans l'ordre des doctrines, soit qu'il les appuyât sur la connaissance des hommes et des faits qu'il possédait à un haut degré. Sa parole était écoutée avidement et, dans ces circonstances, on ne lui répondait que pour lui fournir l'occasion d'une réplique, tant on était curieux de connaître sa manière de voir et de la lui entendre développer.

Jamais on ne venait pour la première fois à ces réunions si intéressantes et si libres, sans se dire : J'y reviendrai souvent ; et ce sentiment était si universel, que les étrangers, se rencontrant quelque part à Rome, très fréquemment, se donnaient rendez-vous chez le P. Ventura.

Ces lieux de réunion où l'on peut se voir et échanger sans gêne ses pensées, ses observations, ses connaissances, sous l'influence attrayante d'un homme intelligent et sympathique, nous manquent essentiellement en France et même à Paris, où elle seraient si utiles et, à ce qu'il semble, si faciles. Nous l'avons dit, elles appartiennent en propre à la ville de Rome, la ville de tous, et sont un des plus doux produits de cet esprit catholique ou universel que l'on y respire. Chez nous, chacun veut vivre pour soi et pour quelques amis ; or, se faire centre d'une réunion comme celles dont nous avons parlé, c'est s'imposer un dévouement de tous les jours et de tout soi-même.

Le P. Ventura se l'imposait avec une telle abnégation qu'il n'y paraissait nul effort, nul ennui. Son cœur si dévoué à l'Église, à la vérité, à la science, à la propagation de ce qui pouvait développer le règne de Jésus-Christ dans les âmes et dans le monde, sentait qu'un des grands moyens de cette propagande était ce centre de relations qu'il offrait à tous. Pendant plus de vingt ans qu'il y présida sans le fermer jamais, il remplit un véritable professorat ; ses entretiens étaient des conférences variées, qui touchaient à tout, conférences où il donnait le fruit de ses travaux, imprimant dans les esprits, avec une force remarquable, les idées catholiques et recevant en échange une foule de connaissances qui le récompensaient de son dévouement tout en lui donnant les moyens de l'exercer mieux encore.

C'est ici le lieu de parler de ses conversations plus intimes et dans un cercle plus restreint. On ne connaîtrait pas le P. Ventura comme savant, si nous ne le montrions en dehors de ces réunions nombreuses où l'on ne pouvait pas assez l'étudier à fond et l'examiner à son aise.

Or, jamais personne n'a gagné davantage à être vu de près. Il était tout aussi abordable dans ses réceptions intimes que dans ses réceptions publiques, et l'on pénétrait chez lui sans peine ; car, assis au milieu de ses livres, de ses cahiers, il n'interrompait pas son travail, mais il y faisait participer tous ses visiteurs.

Il vivait d'une vie tellement intellectuelle, qu'il ne parlait que très incidemment de choses vulgaires, encore leur donnait-il une forme et une portée toujours intelligente. Bientôt, de quelque côté que l'on prît la conversation, elle aboutissait inévitablement à une question de doctrine ; la plupart du temps c'était celle qu'il étudiait ou sur laquelle il composait des écrits, et très souvent, quand il était provoqué, la discussion l'amenait à traiter d'une manière vive, lumineuse, la question agitée ; c'était un cours qu'il faisait, une brillante leçon qu'il donnait. Jamais je ne l'ai vu si beau, jamais je n'ai mieux apprécié le fond de science qu'il possédait et la clarté avec laquelle il l'exprimait que dans ces savantes conversations. C'est là qu'on voyait toute la fécondité de son esprit et toute la richesse de ses connaissances ; nul qui n'en ait été frappé quand on était admis à ces entretiens si intéressants.

La pédanterie du reste, en était absolument exclue ; la bonhomie y régnait toujours ; les saillies spirituelles, malicieuses même y apparaissaient fréquemment et les contradicteurs recevaient plus d'une fois des traits de sarcasme, des décharges de qualifications très vives, mais dont il était impossible de se blesser, tant il y avait absence de fiel, de sot orgueil dans celui qui parlait, tant on était sûr que son cœur n'y était pour rien ; la vivacité de ses convictions, la clarté de ses idées, étant le seul motif de ses vifueurs de langage.

Le P. Ventura était rude en effet. Il le fut toujours, et nous devons expliquer ce trait de caractère dont il donna tant de preuves à Rome et plus tard en France, soit dans ses conversations, soit dans ses écrits polémiques.

C'était une âme fortement trempée ; Sicilien, comme il le disait souvent, il avait gardé le génie violent, abrupte et franc de son pays natal. Élevé dans les âpres études et dans les discussions de l'école où l'on appelle les choses par leur nom, sans grandes précautions oratoires, il ne voyait dans une discussion que la vérité et qualifiait sans gêne ce qui lui paraissait la blesser.

Ayant une haute idée de la science traditionnelle, la connaissant comme peu de personnes l'ont connue, il ne pouvait réprimer chez lui un mouvement de forte répulsion qui éclatait violemment quand il entendait attaquer ou fausser cette doctrine. Nos mœurs françaises en étaient tant soit peu choquées ; on le lui disait, mais rien n'y faisait, la nature l'emportait toujours. Du reste, répétons-le, il n'y avait pas l'ombre de méchanceté dans ses plus méchantes paroles ; elles étaient même tellement inspirées par la plus noble des convictions, qu'on se plaisait quelquefois à les provoquer par de feintes contradictions.

S'il était dur pour ses adversaires catholiques, il ne faut pas s'étonner s'il le fut pour les écrivains incrédules. Il avait en suprême pitié, en suprême dédain, leurs théories antichrétiennes dont il avait approfondi la fausseté, le néant ; il est facile de comprendre, son caractère étant donné, qu'il exprimât vivement ses sentiments à leur égard. Il s'en faisait même un devoir et l'établissait sur des raisons qui ne manquent pas de valeur, mais que la trempe particulière de son esprit le portait à exagérer dans la pratique, comme je le dirai franchement lorsque j'apprécierai son œuvre et comme je me suis permis de le lui dire souvent à lui-même.

Il avait le droit, par ses études et sa supériorité intellectuelle, d'être tranchant sur les doctrines ; toutefois il le fut trop souvent et on le lui a reproché non sans cause. Cependant, quand on discutait sérieusement en tête à tête avec lui, quand il s'apercevait qu'on avait étudié sérieusement la question et qu'on lui apportait de réelles difficultés, il écoutait avec grand calme ; il discutait énergiquement, il est vrai, mais sans obstination et plus d'une fois je l'ai vu se rendre et modifier ses affirmations avec une modestie et une simplicité pleine de candeur. Car, au fond, ce qu'il aimait, ce qui le passionnait, c'était la vérité, surtout la vérité catholique dont il vivait tout entier.

Je n'ai jamais vu, en effet, un homme vivant plus complètement de la vérité chrétienne constamment méditée et aimée d'un amour singulier. Le P. Ventura s'était donné à elle sans réserve. Ses études, ses écrits, ses conversations, sa parole d'enseignement, ses démarches, les pensées de son esprit, les affections de son cœur, lui étaient vouées uniquement. Quand on le fréquentait assidûment, on voyait que les choses de la foi chrétienne l'occupaient toujours et qu'il ne pouvait les oublier un instant. Tout le ramenait à ce sujet et il y ramenait bien vite ceux qui rapprochaient, trouvant sans cesse de nouvelles lumières à verser sur cet objet de ses perpétuelles méditations. Avec quelle profondeur, avec quelle étendue, avec quelle fermeté de précision il envisageait les dogmes chrétiens ! ceux qui l'ont lu, ceux qui l'ont entendu en chaire, le savent bien ; avec quelle variété de spéculation il les présentait, ceux qui l'ont vu dans l'intimité le savent mieux encore.

Et cette science de la religion n'était pas chez lui un système aride et sec comme une mathématique, c'était avant tout une science vivante, aimée, qui vivifiait son cœur, remplissait toutes les puissances de son âme. Ce sentiment de foi lumineuse brillait dans son regard, vibrait dans sa forte parole et l'émouvait tout entier. Quand il exposait la doctrine catholique, on peut dire qu'il manifestait sa vie, qu'il exprimait sa lumière, son amour, et c'est à cette plénitude de foi qu'il devait la puissance de ses démonstrations et la force de son éloquence. Sa bouche parlait vraiment alors de l'abondance d'un cœur fier d'affirmer ce que son intelligence voyait avec tant de clarté.

Toutefois, la piété du P. Ventura, quelque intelligente quelle fût, était simple, affectueuse, toute populaire, entre lui et une pieuse femme de village, il n'y eût point eu de différence pour leurs prières et leurs dévotions. Chapelets, médailles, scapulaires, lampes allumées devant des images, il tenait à ces choses avec une ardeur et une naïveté d'enfant ; son affection pour la Sainte Vierge était pleine de tendresse ; et il prouva que la science la plus élevée du christianisme ramène tout bonnement aux sublimes simplicités de la piété des simples fidèles, tant il est vrai que Dieu tient les âmes dans une sainte égalité, malgré les distances du savoir et du talent. On ne doit donc pas s'étonner si l'élément de piété entra pour une part aussi considérable dans les discours et les écrits du P. Ventura et si toutes les fois qu'il le laisse se montrer, il sait l'exprimer avec une touche délicate et tendre qui va droit au cœur et le ravit, en laissant l'esprit frappé de la lumière qui en jaillit.

Mais ces considérations nous montrent le P. Ventura tel qu'il fut pendant sa longue carrière. Allons maintenant le retrouver dans son couvent des Théatins, où il menait, nous l'avons vu, cette vie de science active qui répandait ses clartés en ravivant sa flamme par des études continuelles. Ce fut alors que de graves événements suffisamment connus et que nous n'avons point à raconter ici, se passèrent à Rome dans les années 47, 48 et 49.

Ils eurent pour résultat de tirer le P. Ventura de sa vie purement scientifique, et de le jeter dans le tourbillon des affaires. Il fut amené, par l'estime même que lui portait Pie IX, à s'occuper des transformations essayées à Rome ; et la popularité dont il jouissait lui fit un devoir de se servir de son influence, dans l'intérêt de l'Église, sa grande, son unique préoccupation. C'est ainsi qu'il fut lancé dans une carrière qui n'était pas la sienne, il l'avouait franchement.

Au milieu de cette tempête, quand l'incertitude régnait sur les moyens à prendre pour la conjurer, est-il étonnant que le P. Ventura ait pu se méprendre, exagérer ses craintes ou ses espérances, parler avec trop d'amertume, faire quelques démarches imprudentes. Il était homme, faillible par conséquent, il se trompa ; mais il le reconnut humblement, publiquement. Et qui donc, en nos temps orageux, parmi les soldats de la cause catholique qui se sont trouvés portés dans l'ardente mêlée des discussions, n'a pas eu plus tard de confession publique à faire ? Le point essentiel, c'est que dans les cœurs vivent intacts, l'amour de l'Église et la docilité à son chef.

Or, il est incontestable et, je pense, incontesté, que ces deux choses ne faillirent jamais dans l'âme du P. Ventura. Sa vie avant et après cette époque agitée, les sentiments qui ranimèrent dans les circonstances pénibles où il se trouva, sa soumission si prompte et si humble quand il fut averti, l'affection que lui conserva Pie IX, affection dont j'ai pu voir des preuves certaines, ne laissent pas le moindre doute sur son obéissance catholique et son dévouement profond à l'Église, qui n'ont jamais reçu d'atteintes dans son cœur.

Mais comment aurait-il pu se séparer, même un instant, de cette Église qu'il connaissait si bien, dont il avait glorifié tous les titres, dans laquelle il voyait vivre Jésus-Christ et à laquelle seule il attachait toutes les espérances de l'humanité ? D'ailleurs ne vivait-il pas entièrement de cette Église comme l'enfant vit dans le sein de sa mère ?

Nous l'avons déjà dit, son catholicisme n'était pas une pure théorie, une abstraction, un thème propre à fournir des spéculations philosophiques, ou des peintures d'imagination ; ce catholicisme bâtard, qui en a perdu plusieurs, le P. Ventura l'avait en horreur. Pour lui le catholicisme était la vie totale ; cette vie, il la voulait toute entière, théorique et pratique, remplissant l'esprit et le cœur. Et il ne la voyait, et il ne pouvait la voir ainsi que dans l'Église, puisque là seulement, Jésus vit et donne la vie. Il tenait donc à cette Église par des liens que ni la tribulation, ni les épreuves ne peuvent briser, parce que cet amour absolu que donne la grâce vraiment acceptée est comme indissoluble.

Ce fut au milieu des commotions politiques qui agitaient la capitale du monde chrétien que l'on donna le conseil au Père Ventura de s'éloigner de Rome. Il partit donc pour l'exil, et volontairement, je le sais, il y resta jusqu'à sa mort, retenu par le sentiment du bien qu'il pouvait produire. Le désir de se rendre utile là où le catholicisme était attaqué avec le plus de violence et où le contrecoup, soit de la victoire, soit de la défaite porte plus loin dans le monde, le cloua dorénavant au poste que Dieu lui assignait. C'est ainsi qu'il sacrifia les douceurs de la patrie temporelle au dévouement dont il était animé pour l'Église, cette patrie des âmes qu'il aimait par dessus tout.

Son amour pour la France lui fit prendre le chemin de notre pays. Il y arriva fatigué, malade, et alla demander à l'air pur de Montpellier, des forces, une santé qu'il devait employer longtemps encore au service de la vérité. Il reçut dans cette ville une hospitalité qui devint très sympathique aussitôt qu'on put l'apprécier en le voyant de près ; et il paya sa dette de reconnaissance par une suite de conférences qui émurent et frappèrent vivement une population si catholique et si intelligente.

Mais ce n'était pas dans une de nos villes de province, même des plus distinguées, que Dieu le voulait ; il l'appelait à Paris, et sa volonté s'accomplit sans que le P. Ventura y fût pour rien, car alors il n'ambitionnait que le repos de la solitude, c'est-à-dire le travail dans une retraite. Sorti d'un orage, il redoutait les agitations dont on ressent toujours quelque chose dans une grande capitale et surtout à Paris. Mais il n'en fut pas selon ses désirs et il fut mené là où il ne voulait pas aller. Écoutons-le, nous racontant lui-même cet événement si grave dans sa vie, puisqu'il devait lui donner une importance nouvelle et lui faire produire ses plus importants travaux.

En commençant sa première conférence à l'Église de l'Assomption, voici comment il expliquait à ses auditeurs son arrivée à Paris et son apparition dans la chaire où il se trouvait : «Venu dans cette grande capitale uniquement pour des affaires, je n'avais pas la moindre intention d'aborder la chaire sacrée, sentant bien tout ce qu'il y a de difficultés, pour un étranger, habitant depuis peu votre pays, à parler en public dans votre belle langue, si chatouilleuse et si délicate. Mais d'honorables et vénérées instances m'ont rassuré ; et j'espère que vous, bons habitants de Paris, ne serez pas moins indulgents que les habitants du Midi, pour l'Italien qui a peut-être aimé le plus la France et les Français».

Dès qu'il fut à Paris et qu'il se trouva placé dans ce milieu qui lui permettait de déployer tous ses moyens, sa supériorité se montra bien vite, elle éclata de plusieurs manières.

Comme orateur, il inaugura deux genres nouveaux dans notre chaire française. .Et d'abord un genre nouveau de controverse et de démonstration chrétienne.

Pour sujet de ses conférences prêchées à l'Assomption et à la Madeleine, il choisit le duel de la raison incrédule avec la raison catholique. Tour à tour, polémiste attaquant les adversaires de la foi, docteur exposant et démontrant les dogmes fondamentaux de notre croyance, il établit la discussion dans les proportions les plus vastes, car jamais chez nos orateurs apologistes elle n'avait embrassé un champ d'une pareille étendue.

En effet, la raison philosophique étudiée chez les anciens dans ses principes et dans le scepticisme, l'immoralité qui en furent les conséquences ; la raison catholique étudiée dans les siècles chrétiens avec les principes qui la constituent et les glorieux résultats qui en découlent ; la raison philosophique étudiée de nouveau chez les modernes où elle reproduit invariablement les erreurs des anciens et les mêmes conséquences intellectuelles et morales ; la nécessité, l'universalité, la facilité de l'enseignement de l'Église ; son homogénéité, son immutabilité, son incorruptibilité, sa plénitude, sa véracité, sa certitude et les effets qu'il donne constamment ; les dogmes de la Trinité, de la Création, et de l'Incarnation, l'homme tel que nous le présente la foi chrétienne, la restauration de l'univers par l'Incarnation du Verbe ; telles furent les grandes questions que le P. Ventura, pendant deux stations, traita devant un auditoire d'élite qui se pressait pour l'entendre. On le voit, la discussion était immense, elle touchait aux profondeurs de la philosophie et de la théologie, elle embrassait le champ tout entier de la lutte du rationalisme incrédule avec la foi catholique.

Toujours la question se trouvait posée dans ses termes les plus vrais ; les deux doctrines adverses se présentaient dans leur expression rigoureuse, sans réticences, sans faux fuyants, sans compromis, sans vouloir déguiser l'opposition radicale, absolue, qui sépare les deux rivales. On ne cherchait pas une conciliation impossible, une paix mensongère, c'était le oui et le non de l'absolue vérité et de l'erreur absolue mis en présence.

On a pu trouver rude cette manière de définir et d'opposer les deux causes, on a pu censurer cette méthode de controverse sans quartier, mais il est impossible de ne pas lui accorder la netteté, la franchise, la vérité vraie, et aussi la fierté que peut montrer un docte chrétien qui n'a pas peur de la lutte et ne craint pas de regarder son adversaire en face, sûr

de le vaincre avec les armes de la doctrine. C'est du reste le caractère général de la controverse chrétienne, telle que nous la voyons se poser dans l'Évangile, dans les écrits des apôtres, se développer dans les Pères, se continuer dans les docteurs des siècles suivants et elle a pour épigraphe cette parole de l'éternelle vérité : «Celui qui n'est pas pour Moi est contre Moi».

Il faut l'avouer, ce genre de polémique franc et hardi allait au caractère du P. Ventura, l'un des chrétiens les plus convaincus de la vérité catholique, un de ceux qui l'ont étudiée avec le plus de soin en elle-même et dans les objections qu'on lui oppose, et qui, par conséquent, se sentent le plus de noble orgueil en portant le drapeau de la foi, et le plus de mépris pour les systèmes qu'on veut mettre à sa place.

La manière dont fut soutenue cette longue et décisive discussion présenta un caractère nouveau pour notre chaire chrétienne, et c'est par là que nous avons pu dire qu'elle inaugura chez nous une nouvelle méthode de controverse. Ce qui apparaît dans le P. Ventura, c'est l'homme de doctrines profondes, longuement méditées, parfaitement possédées, parfaitement, c'est-à-dire clairement énoncées. Chez lui, le théologien et le philosophe se montrent avant tout et toujours.

Et d'abord le théologien, possédant à fond, comme nous l'avons dit, les saintes écritures, leurs commentaires, les Pères de l'Église, les maîtres en théologie et ayant classé, mis en unité, tous ces vastes matériaux, le P. Ventura se meut à son aise dans ce monde de la vérité révélée de Dieu, définie par l'Église, expliquée par les Docteurs, et quand il aborde une question il en fait jaillir à l'instant une source de doctrine traditionnelle qui projette sur chaque sujet une immense lumière. Le P. Ventura se montre donc partout l'homme de la tradition catholique et il s'avance avec la puissance d'un docteur qui conduit à la bataille théologique soixante siècles d'enseignement religieux.

Le philosophe n'est pas moins sûr de ses doctrines ; il prouve bien vite qu'il les a sérieusement étudiées, qu'il les a comparées à tous les autres systèmes et les a dégagées, elles aussi, de la tradition des écoles chrétiennes. Il puise dans ce sentiment d'une doctrine arrêtée et clairement formulée, dans la certitude de représenter les plus grands siècles chrétiens en fait de science métaphysique, une puissance de conviction qui donne à sa pensée et à son expression une mâle fierté.

Aussi c'est la puissance du docteur, de l'homme qui sait beaucoup et qui sait bien, qu'on sentit dans le P. Ventura dès qu'il apparut en chaire à l'Assomption.

Nous avons entendu, dans ce siècle, de grands orateurs apologistes, M. de Frayssinous, le P. Lacordaire, le P. de Ravignan entr'autres. Chacun avait eu son genre, son mérite, et un grand mérite assurément. Le P. Lacordaire surtout avait donné aux vérités catholiques un éclat, une poésie, une attraction tout à fait remarquables. Il les avait mises en contact avec ce qu'il y a de plus généreux dans le cœur humain, et tous les cœurs vibraient à l'unisson de sa parole électrique. Quand il parlait, on se trouvait en face d'une noble et belle intelligence, exprimant ce que lui faisait éprouver la croyance chrétienne et faisant passer aux autres ses ardentes émotions. C'était la nature humaine appelée en témoignage et rendant ce témoignage par des flots d'éloquence sortis d'une âme digne de représenter toutes les autres et de faire accepter ce mandat. C'était, en un mot, l'âme naturellement chrétienne, comme le dit Tertullien, répondant oui ! à la parole du Christ, à l'enseignement de l'Église.

Mais chez le P. Ventura, c'est le Docteur, c'est le savant qui vient discuter, enseigner avec la majesté et la force de la science. Il ne s'agit plus d'impressions, de vives paroles, de conviction pleine d'enthousiasme, d'éclairs intellectuels qui ravissent, entraînent et constituent une puissance de démonstration très grande et que je ne veux diminuer en rien, à coup sûr ; il s'agit, avec le docte théatin, de logique pressante, de doctrines approfondies, de résultats pratiques ; il s'agit d'adhérer oui ou non aux croyances universelles du catholicisme et de l'humanité. Sous l'influence de l'autre parole, l'incrédule peut applaudir et s'en retourner incrédule ; ici le duel est à mort ; l'incrédule ne peut rien accepter, ou il faut qu'il se rende et s'en retourne chrétien.

Ce n'est pas que la démonstration du savant controversiste soit sèche, aride, comme une démonstration de pure logique ou de science positive, non certes. On sait assez quel orateur était le P. Ventura, comment il pouvait s'adresser toutes les puissances de l'âme humaine et avec quelle flamme il en traduisait les sentiments. Le panégyriste d'O'Connell ne pouvait jamais devenir un froid dissertateur. Il avait d'ailleurs trop de conviction, trop de zèle et trop de vraie piété pour que sa parole sortit glacée de ses lèvres. Sa logique est ardente, sa discussion a du feu qui toujours chauffe et anime la controverse. Les preuves rationnelles, les faits accumulés avec une abondance et une sûreté historique dont on reste frappé, les citations nombreuses, prennent de la vie ; tous ces moyens de démonstration se pressent, montent à l'assaut des doctrines ennemies, ou se groupent pour la défense avec une force, une ardeur admirables. A chaque instant le cœur apparaît aussi, il s'épanouit dans le discours, l'âme toute entière est remuée, bien que toujours l'intelligence et la raison soient avant tout sollicitées et tenues en haleine.

Nous avons deux témoins de cette double impression que l'on éprouvait en entendant le docte théatin, et ces deux témoins sont irrécusables, ce sont MM. Berner et de Montalembert, l'un et l'autre des plus assidus à entendre le P. Ventura. Le premier disait en sortant d'une conférence : «J'ai entendu saint Paul parlant à l'Aréopage et remuant, avec son accent d'étranger, tous les esprits et tous les cœurs». L'autre, après une conférence sur les attributs divins, s'écriait : «C'est admirable ! Je n'ai jamais rien entendu de plus beau dans notre langue». Et ces deux graves témoignages résumaient le sentiment de la foule d'esprits distingués qui accouraient aux prédications du savant et éloquent apologiste.

Le P. Ventura inaugura donc chez nous le genre le plus solide, le plus durable de la controverse chrétienne avec un plein succès et il prit immédiatement place parmi les orateurs controversistes les plus distingués de notre pays, servant, à sa manière, la vérité, qui, pour faire briller toutes ses clartés, a besoin de toutes les nuances du génie.

Le P. Ventura pensait ainsi sur l'utilité des genres différents dans l'exposition de la vérité. Loin d'être exclusivement attaché à celui qui était le sien, il rendait pleine et abondante justice à celui des autres. Il était trop élevé pour connaître cette basse rivalité, qui tend à dénigrer ses égaux. Je me rappelle qu'entrant un jour dans sa chambre, lorsqu'il venait de lire les trois conférences du P. Lacordaire sur ce que celui-ci nomme les trois vertus réservées, le P. Ventura me dit avec émotion : «Jamais on n'a mieux parlé de ces vertus ; ces trois discours seront immortels, ce sont trois chefs-d'œuvre, et vous n'avez rien de plus beau dans votre langue». Témoignage qui honore également et celui qu'il glorifie et celui qui l'a prononcé.

Cependant, le controversiste de l'Assomption et de la Madeleine, non content de nous avoir donné une nouvelle forme de l'apologie, inaugura dans nos chaires une autre forme de prédication également nouvelle ; ce fut l'homélie ou l'explication de l'Évangile, en se servant presque uniquement des Saints-Pères pour donner le commentaire.

Quelques-uns de nos prédicateurs avaient déjà tenté, avec succès, l'explication du texte des Écritures ; mais ils donnaient surtout les pensées que leur suggérait ce texte médité par eux. Le P. Ventura, lui, aborda l'explication du texte sacré dans l'église de Saint-Louis-d'Antin, avec toute la science patrologique que nous lui savons et improvisa des homélies sur les femmes de l'Évangile qui furent rédigées ensuite et publiées bientôt après en deux volumes. L'orateur, qui prêchait en même temps ses conférences à la Madeleine, croyait n'avoir à Saint-Louis-d'Antin qu'un auditoire de femmes, et cette pensée avait déterminé le choix de son sujet. Mais bientôt l'importance de la doctrine, l'intérêt qu'excitaient les paroles des SS. Pères où l'on découvrait des beautés inconnues, le prodigieux talent de l'interprète qui les faisait parler sans cesse, et cependant de telle manière qu'on eût cru qu'il ne faisait perpétuellement qu'exprimer sa propre pensée, tant les textes se trouvaient comme fondus dans le moule du discours, attirèrent un auditoire d'hommes distingués ; ils vinrent admirer l'Évangile, les saints Docteurs et l'orateur qui faisait jaillir tant de lumière. Cet orateur retrouvait ainsi, à Paris, tous ses succès de Saint-Pierre à Rome.

Comment le P. Ventura pouvait-il suffire à deux stations prêchées en même temps et sur des sujets si divers ? Nous avons dit tout à l'heure le mot qui l'explique, le P. Ventura improvisait.

Chose étonnante, étonnante surtout pour ceux qui ont l'expérience du difficile ministère de la parole, cet Italien, venu en France depuis peu, improvisait toutes ses conférences, tous ses discours. Il méditait fortement son sujet, formait son plan, réunissait sur chaque partie ce que lui fournissait son immense érudition et jetait ce plan par écrit. Puis il montait en chaire, parlant sans hésiter, sans perdre un instant sa trame logique et sans oublier les innombrables citations dont il voulait se servir. J'ai été plusieurs fois témoin de cette préparation et c'était avec une sorte de stupeur que je le voyais ensuite accomplir, dans une langue étrangère, le prodige de ses discours improvisés avec tant de doctrine, d'érudition et de virilité élocutoire.

En effet, il parlait notre langue avec une rare distinction et nous avons déjà cité le témoignage de M. de Montalembert, juge compétent à coup sûr quand il s'agit d'éloquence. Sans doute on trouve dans les discours du P. Ventura, dans ses écrits, des étrangetés de langage, des italianismes nombreux, des expressions, des tours de phrase que n'accepteraient pas les rigueurs de notre grammaire, mais aussi que de pages écrites d'une admirable manière et dont s'honoreraient nos plus grands écrivains ; combien de fois il faisait admirer, du haut de la chaire et la beauté de la pensée et la beauté de l'expression française qui la traduisait ! Nous l'avons dit, il était Français d'affection ; cet amour qu'il nous portait lui avait donné le génie de notre langue si claire et si logique. Quand donc il développe des idées théologiques ou philosophiques, c'est avec une clarté, une élégance merveilleuse qu'il parle ou qu'il écrit et nous en citerons ailleurs d'incontestables exemples.

Il connaissait jusqu'aux délicatesses de notre langage et c'est avec une fraîcheur, une poésie remarquables qu'il exprimait dans notre idiome les plus tendres sentiments. Chez lui, l'écrivain, l'orateur, était au niveau du savant et du logicien. Ses fautes de français sont même parfois pleines de charme et d'originalité, son titre d'étranger fait qu'on les lui pardonne ; mais on les lui pardonne aussi en faveur du tour heureux que revêtent certaines expressions qu'on regrette de ne pas voir dans notre langue ; car, en ceci comme en toutes choses, le P. Ventura se montre toujours homme vraiment supérieur.

N'était-il pas, comme orateur, servi à souhait même par les dons physiques que lui avait départis la Providence ? D'une stature robuste, large et droite, le front noble, le visage mâle, les yeux grands où brillait le feu de l'intelligence, le geste grave, la voix ferme et sonore ; quand il paraissait en chaire vêtu d'un simple rochet et portant l'étole qui indiquait le caractère sacré de sa fonction, il saisissait son auditoire et, apparaissant comme un vrai docteur, il promettait tout ce que son discours allait tenir. On peut dire que jamais orateur n'a possédé une forme plus appropriée à son genre d'éloquence.

De longs et multiples travaux avaient altéré déjà sa santé quand il vint en France, plusieurs maladies très graves vinrent encore lui porter de rudes atteintes ; cependant, il sut produire un grand nombre de volumes durant les douze années qu'il passa parmi nous. Une foule de sujets occupèrent sa féconde activité d'écrivain : conférences homélies, écrits de polémique, discours prononcés à la chapelle des Tuileries, politique chrétienne, philosophie proprement dite, la Femme catholique, la Dévotion à la Sainte Vierge, tous ces ouvrages forment une quinzaine de volumes in-8°, la plupart de cinq à six cents pages et tous traitent de matières importantes, difficiles. Que l'on joigne à ce travail de composition ses autres travaux de prédicateur et l'on se fera une idée de la vie laborieuse que menait le P. Ventura et de la science qu'il avait amassée pour pouvoir produire si vite des écrits si nombreux et si sérieux en même temps.

Je ne veux pas apprécier en détail ces différents ouvrages. Ce que nous avons dit de l'orateur et de l'écrivain, suffit pour en signaler l'importance, car le P. Ventura quelque soit son sujet, qu'il écrive un volume ou une simple brochure, est toujours le même et toujours tout entier dans chacun de ses ouvrages. Nous nous réservons du reste, ainsi que nous l'avons annoncé en commençant cette étude, l'appréciation de son travail le plus soigné, celui qui fut même son testament doctrinal, le traité sur LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE, publié après sa mort.

Cependant, le P. Ventura non seulement avait retrouvé à Paris les succès d'orateur et d'écrivain qu'il avait conquis à Rome, mais il avait encore retrouvé le même concours de visiteurs qui se pressaient jadis autour de lui dans la capitale du monde chrétien. Sa chambre de Paris ressemblait à sa chambre des théatins de Rome. Aussitôt qu'il fut arrivé dans notre grande ville, les lettrés, les savants, les hommes politiques accoururent chez lui ; les conversations les plus variées, les plus élevées recommencèrent, et l'on ne savait ce que l'on devait admirer davantage, ou la science du Docteur qui pouvait répondre à chacun selon sa spécialité, ou la simplicité hospitalière de celui qui ne refusait ses entretiens à personne. Que d'idées il rectifiait dans des esprits prévenus ou dévoyés ; que d'horizons nouveaux il ouvrait à des intelligences nourries d'études sans largeur ; et surtout que de jeunes écrivains il encouragea, dirigea, pendant ces douze ans qu'il se fit ainsi tout à tous, dans un apostolat de tous les jours !

Les esprits supérieurs le recherchèrent, se mirent en communication avec lui, et il n'est pas d'homme haut placé dans la science ou la société, qui n'ait tenu à voir cette personnalité remarquable à tant de titres. On put juger de ses relations nombreuses et de l'estime qu'elles lui avaient acquises, lorsque l'on vit, pendant ses diverses maladies, la foule des visi-

teurs qui venaient émus demander de ses nouvelles et s'inscrire sur un énorme livre rempli de signatures. L'élite de la société se trouvait là représentée.

Parmi les entrevues qu'il eut dès son arrivée à Paris, une des plus saisissantes fut celle qu'un ami commun lui ménagea avec M. de Lamennais alors perdu pour l'Église, devenu son ennemi et sur lequel cependant on espérait que le P. Ventura pourrait faire une heureuse impression.

En effet, ils avaient été intimement liés jadis. Dans son premier voyage à Rome, M. de Lamennais était venu loger aux Théatins, près de celui avec lequel il avait noué déjà des relations sur les questions de philosophie religieuse et sur leurs communs travaux de propagande catholique. Le P. Ventura m'a raconté souvent, les larmes aux yeux, la vive piété du prêtre illustre qui lui témoignait alors tant de confiance, qu'il l'avait choisi pour son confesseur. On admirait, me disait-il, la ferveur avec laquelle il célébrait la sainte messe tous les jours, tous les jours se confessant avant de monter à l'autel.

Ces douces relations entre deux esprits si dignes l'un de l'autre s'étaient renouées au dernier voyage que l'abbé de Lamennais avait fait à Rome. Bien qu'elles fussent moins fréquentes et moins intimes, cependant le fondateur de *l'Avenir* écoutait encore avec sympathie et déférence, les paroles du savant religieux qui cherchait à lui montrer les exagérations dangereuses de son système de philosophie ; et quand, un jour, devant plusieurs témoins, le P. Ventura lui expliquait la philosophie chrétienne des écoles catholiques, sur la certitude, le philosophe français acceptait la doctrine exposée et prétendait qu'il n'avait jamais voulu dire autre chose.

Ils n'avaient plus eu de rapports depuis cette époque, quand ils se retrouvèrent en tête à tête, dans le salon de cet ami commun dont nous venons de parler, et qui se retira, les laissant seuls en face l'un de l'autre ; l'un, resté ferme dans sa foi, après avoir donné à l'Église le témoignage de son humble et sincère soumission ; l'autre, ayant apostasié, préférant le chaos de ses idées personnelles à la grande doctrine et à la grande autorité de l'Église qu'il avait si fougueusement défendues autrefois. C'était donc l'humilité chrétienne en présence de l'orgueil humain, la science catholique en présence des utopies modernes, deux hommes supérieurs pour représenter deux causes ennemies. La scène était grande et les relations qui avaient autrefois uni ces deux hommes dans une même croyance, une même piété, un même sacerdoce, devaient, par leurs souvenirs, ajouter de l'émotion à cette rencontre. Le P. Ventura qui l'a rapportée en abrégé et sans nommer les interlocuteurs dans une de ses conférences, me l'a racontée tout au long.

J'étais très touché, me disait-il, à la vue de ce grand naufrage qui me faisait peur et m'inspirait en même temps une vive compassion pour le malheureux naufragé. Notre conversation roula d'abord sur des matières indifférentes et j'hésitais à parler de ce qui pourtant nous occupait visiblement tous les deux, la question religieuse. J'avais peur de le blesser en paraissant vouloir le convertir et me donner une sorte de supériorité vis-à-vis cet esprit si susceptible.

Il aborda lui-même ce sujet délicat et voulut me donner les raisons de son changement. Je le laissai parler et il parla plus d'une heure avec l'animation et le talent de parole qui lui étaient ordinaires. Il prétendit que le catholicisme était mort, qu'il s'était séparé de la vie des nations et que, privé de cette sève de vie, devenu une formule stérile, il devait bientôt s'éteindre et disparaître devant le monde nouveau qui croissait, et certainement envahirait un jour l'humanité toute entière. L'humanité, disait-il, était grosse d'une religion, d'une science, d'un droit social nouveau, elle était en travail de cet enfantement et c'était pour aider à cet enfantement qu'il avait quitté l'Église et se livrait à des travaux opposés à ses anciens travaux. Il termina en disant que tous les hommes d'intelligence et de cœur, au lieu de rester attachés aux vieux symboles trop étroits pour contenir une vie nouvelle qui les débordait, devaient se dévouer à l'enfantement de l'avenir et prêter secours à l'humanité dans le moment où elle fait un pas décisif dans son progrès vers une forme sociale, supérieure à toutes celles qu'elle a déjà traversées.

Il appuyait sur la connaissance pratique qu'il avait acquise de l'état des esprits dans les classes intelligentes et des instincts qui fermentaient dans les classes populaires. Il me répétait, en un mot, ce que disent comme lui, moins bien que lui peut-être, les lettrés incrédules livrés à la présomption des affirmations gratuites, au vague des principes invoqués, à la confusion des doctrines et des systèmes, à l'absurdité des contradictions ; ne s'entendant sur rien, sinon sur une négation, la négation du catholicisme, dont ils annoncent, sans se lasser jamais, le prochain enterrement.

Je l'écoutais avec une pitié profonde et en m'inclinant devant la justice de Dieu qui fait tomber si bas les plus grands esprits, quand, s'adorant eux-mêmes, ils s'évanouissent dans leurs pensées. Les rôles étaient changés entre nous, c'était lui qui voulait me convertir à sa foi nouvelle comme il disait ; et, ce qu'il appelait ainsi me semblait si bas, si extravagant, si nul, et en même temps si arrogant, si impie, si fat, en un mot, que, sentant cet homme perdu, noyé dans son orgueil, je ne sus plus lui parler avec le moindre espoir de le toucher. Je résolus de lui dire la vérité toute crue.

Cette humanité dont vous venez de me parler, répliquais-je quand il se fut tû, je la connais aussi bien que vous, mieux que vous. Je l'ai vue, étudiée non pas chez un seul peuple et dans une seule ville comme vous, mais dans ses représentants universels, pendant plus de vingt ans à Rome. J'ai entendu ce qu'elle dit de partout, j'ai lu ce qu'elle écrit. Cette dame qui doit, selon vous, accoucher, je lui ai donc tâté le pouls bien souvent et longtemps. Or, moi je vous affirme qu'elle n'est pas grosse d'un enfant, mais qu'elle est hydropique ; ce n'est pas l'organisation qu'elle a en elle, mais la décomposition ; ce n'est pas la vie, mais la mort ; elle a donc besoin non de l'accoucheur, mais du médecin.

Il ne me fut pas difficile de prouver mon affirmation ; les preuves étaient sans nombre et accablantes. M. de Lamennais ne répondit presque rien. Alors tous les deux, sentant que notre choix était fait, nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir. Cette séparation, ajoutait le P. Ventura, fut une des plus grandes peines de ma vie ; et je comprends ce que dut éprouver alors le cœur si chrétien du pieux et savant théatin, moi qui, peu de temps après, nos lecteurs nous pardonneront ce souvenir personnel, rencontrai par hasard et pour la première fois de ma vie, le même M. de Lamennais chez M. l'abbé Gioberti. Il provoqua obstinément une discussion religieuse avec moi, précisément à cause du bruit qui s'était répandu, que le P. Ventura l'avait ébranlé ; et cette discussion dura près de deux heures. Là, je lui entendis répéter à plusieurs reprises, avec une sorte de rage, que ce qu'on disait sur sa prétendue conversion était faux ; que le catholicisme devait périr ; qu'il emploierait toutes les forces qui lui restaient à cette destruction.

Et comme je répondais au développement qu'il donnait à ses idées par des raisons tirées précisément de ses propres ouvrages, les lui citant sans cesse ; comme j'affirmais et démontrais en outre que la foi catholique peut seule être la base des progrès de l'avenir, qu'on travaille en vain si l'on ne travaille à tout construire sur elle ; comme enfin je protestais que telle était ma foi profonde, inébranlable ; il se leva dans une espèce de fureur, et s'en alla, me jetant au visage ces

étranges paroles : «Je vous hais !» Nous restâmes consternés, M. Gioberti et moi, car ce n'était plus un homme que nous venions de voir, mais un démon, ayant littéralement l'écume à la bouche et des feux de haine qui étincelaient dans ses yeux spectacle lugubre, qui me fit grande peur et grand bien. M. Gioberti m'apprit, du reste, qu'il ne parlait plus jamais de religion avec M. de Lamennais, car, ajouta-t-il, on ne peut toucher à cette corde sans qu'il n'entre dans de violentes colères.

J'ai donc pu voir personnellement l'effet qu'avaient produit sur le prêtre apostat les paroles écrasantes du P. Ventura, le prêtre fidèle ; c'est-à-dire un redoublement de folle obstination et de rage insensée.

La santé du P. Ventura, lentement minée par les nombreux travaux dont nous avons donné un aperçu, ne lui permit plus, dès l'année 1859, de se livrer aux fatigues de la parole sacrée. Les médecins les lui interdirent en le prévenant qu'il courrait risque de mourir en chaire, par suite d'infirmités graves, contractées dans le rude labeur de la prédication. Il concentra donc son enseignement fécond, dans le cercle de ses visiteurs de plus en plus assidus et qui s'attachait au maître, par des liens tous les jours plus étroits. Il continuait en même temps, dans la mesure de ses forces, ses travaux d'écrivain auxquels il consacrait la plus grande partie de ses journées.

Dans les deux dernières années de sa vie, il s'occupait constamment et avec une ardeur extrême de son ouvrage sur la philosophie chrétienne.

Plus il avançait dans sa carrière, et plus il était convaincu de l'importance capitale des doctrines philosophiques au point de vue religieux. Il voyait, d'une part, que les moindres erreurs sur les questions fondamentales de cette science qui touche à tout, conduisent à des erreurs fondamentales aussi dans le dogme chrétien ; et c'est ainsi qu'il attribuait à la mauvaise philosophie, dont sont imbuës les classes savantes et lettrées, l'esprit d'opposition au catholicisme qu'on trouve en elles. D'une autre part, il avait remarqué qu'une saine et chrétienne philosophie forme des catholiques inébranlables dans leur foi, parce que cette foi, rendue intelligente, devient pour eux comme le centre de la science humaine toute entière. Il se préoccupait donc toujours beaucoup de philosophie et les années, loin de ralentir son ardeur, la faisaient croître au contraire.

Déjà, depuis son arrivée en France, il avait abordé plusieurs des points essentiels de la science philosophique ; mais il n'avait traité que des questions isolées et encore ne l'avait-il fait qu'à un point de vue polémique. Il voulut donc, avant de mourir, aborder le sujet dans son ensemble et le traiter entièrement avec la science, la précision, l'ampleur qu'il savait donner à tout ce qu'il touchait. Cet ouvrage était pour lui le résumé de ce qu'il avait enseigné ou écrit, c'était le dernier travail qu'il voulait faire avant sa mort. Aussi, lorsqu'un jour, j'entrai dans sa chambre au moment où il tenait en main une des dernières épreuves de la partie essentielle de son ouvrage, il me dit en riant : «Voilà qui sera bientôt fini ; je n'ai plus qu'à mourir et je puis dire à Dieu : *Nunc dimittis servum tuum in pace*». Paroles qui caractérisaient bien sa laborieuse existence, car pour lui, vivre c'était travailler, et le travail achevé, c'était la mort qui devait venir.

Sa prédiction ne s'accomplit que trop bien et quelques semaines après, étant allé habiter Versailles, dont il aimait, la solitude et la grandeur qui le faisaient souvenir de Rome, il y tomba malade.

On a raconté dans les journaux, les impressions religieuses qu'éprouvèrent ceux qui virent et entendirent le grand chrétien, livré au mystère de la souffrance dont il avait tant écrit, s'avançant vers l'éternelle possession du Christ dont il avait, comme son maître, saint Thomas d'Aquin, si bien parlé. Le moment où il reçut de Mgr l'Évêque de Versailles, son ami, les derniers sacrements, fut comme une explosion de foi, d'espérance et de charité vive, qui toucha profondément les spectateurs. Le P. Ventura finissait comme devait finir un prêtre voué à l'étude et à l'exposition des croyances catholiques ; il leur donnait l'éclatant témoignage de sa mort et, des portes de l'éternité, il illuminait et confirmait tous ses enseignements passés.

Je n'oublierai jamais, qu'étant venu le voir et le trouvant sans parole, sans connaissance, du moins apparente, je saisis sa main vénérable, et, la serrant, j'accentuai à l'oreille du mourant des paroles sur l'immortalité, sur Dieu, sur la vision promise, sur les saints, et spécialement sur la Vierge dont il avait été le dévot serviteur. Son âme tressaillit à ces paroles, il me serra la main à son tour, ses yeux s'ouvrirent tout éclairés d'une douce lumière, et le sourire de l'espoir et du bonheur se peignit sur ses lèvres décolorées. C'était comme le reflet de la vie éternelle, apparaissant sur ce corps fatigué, tué au service de Jésus-Christ. Son regard m'accompagna jusqu'à la porte de la chambre et sa main m'envoya un suprême adieu.

Il mourrait peu de temps après. Ses funérailles furent dignes de lui par le concours qui s'y fit, la grandeur sévère de la cérémonie et surtout par la douleur recueillie des assistants. On sentait qu'une grande existence venait de finir et que l'Église de la terre avait perdu un de ses plus puissants défenseurs à une époque où elle a si besoin d'en avoir de pareils.

Il aimait les religieux de Saint François ; aussi le soignèrent-ils, pendant sa maladie, comme des fils soignent un père, et il voulut que son corps fût déposé dans leur caveau. Mourant, ainsi que Jacob, sur la terre étrangère, et mourant dans la même foi que lui, son corps eut la même destinée que celui du saint patriarche, il fut ramené avec honneur dans sa patrie et réuni à ses pères.

Telle fut la vie de travail et de zèle, telle fut la carrière scientifique que parcouru le P. Ventura avec un éclat, un succès, qu'aucun autre prêtre n'a dépassé en ce siècle. Quelle que soit l'opinion qu'on se forme sur ses doctrines philosophiques et sur sa manière de traiter les questions, on ne peut lui refuser d'avoir été un docte et sérieux représentant de la science catholique à notre époque ; un homme enfin dont les enseignements doivent être étudiés avec respect. C'est ainsi que nous sommes amenés à concevoir l'importance du traité de PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE, dont nous apprécierons bientôt les données principales.

Cette étude sera le plus bel hommage qui puisse être rendu à la grande mémoire du P. Ventura, car elle donnera une confirmation surabondante aux pages qu'on vient de lire. En effet, les œuvres d'un tel homme le louent bien mieux encore que nos faibles paroles.